



Abbaye de Roseland

L'Abbaye de Roseland

A deux kilomètres à l'ouest du noyau urbain original, à l'endroit où les collines étreignent étroitement la mer, un nouveau quartier de Nice se développa dans la seconde moitié du XIXe siècle, parsemés de demeures à l'architecture inattendue, dont les fantaisies décoratives justifient leur surnom de " folies ". Mais depuis longtemps, cette portion de rivage et les collines voisines accueillait un petit hameau, disposé entre rivage et route de France. Découvrons donc le patrimoine si divers, à l'image de ce monde si contrasté.

AU CENTRE, UNE EGLISE

Au XVIIe siècle la population augmente sensiblement dans la campagne niçoise et la construction de chapelles rurales se multiplie. Entre 1646 et 1650 la famille Rossignoli fait élever un édifice du culte dédié à sainte Hélène, sur un terrain lui appartenant, à la limite des quartiers Carras et Fabron. Elle sera la première église, hors de l'actuel Vieux-Nice qui formait alors toute l'agglomération urbaine, érigée en paroisse, en 1728. Son aspect sévère doit beaucoup à la façade néo-classique qui donne sur la route de France. Comme souvent, la toponymie de ces quartiers reste incertaine : Fabron renvoie apparemment aux métiers du métal, peut-être à la présence de forges, l'antique faber latin devenant lou fabre ou lou fabroun en niçois. Quant à Carras, il est bien difficile d'en retrouver l'étymologie, peut-être liée, du fait de la présence séculaire d'une voie de communication, au passage des charrettes, lu carre. Quelques " maisons des champs " de nobles niçois et des fermes dominant la route, mais il est vrai que, jusqu'au début du XIXe siècle, il n'est pas facile de vivre là : éloigné des défenses de la ville, le quartier est sur la voie d'invasion régulièrement pratiquée par l'armée française et, au bord de l'eau, il est constamment menacé par les incursions des Barbaresques dont la dernière ne date que de 1814. Il faut relever au passage la pittoresque fontaine qui porte cette inscription en langue niçoise et dans la graphie usitée pendant environ un siècle (1830-1930), " Dounas a beure en achelu ch'an set (Donnez à boire à ceux qui ont soif) ".

LA PREMIERE " FOLIE " DES COLLINES, LES GRANDS CEDRES

Au milieu du XIXe siècle, au milieu de cette campagne, sur une colline dominant la mer, le banquier niçois Honoré Gastaud est le propriétaire d'un domaine de vingt-cinq hectares. De nombreux hôtes de Nice viennent y admirer la vue sur la baie des Anges à partir d'un belvédère. Les plus illustres sont le couple impérial français, lors de leur voyage dans leur nouvelle possession en 1860 et la tsarine de Russie à la même époque. Mais en 1870 Gastaud fait faillite et la propriété est achetée par Ernest Gambart (1830-1902) un Belge, vice-consul d'Espagne à Nice, propriétaire d'une des plus grandes galeries d'art de Londres. Il fait construire un palais dont la façade est entièrement en marbre de Carrare, d'où son nom de Palais de Marbre. Ornée de statues représentant les muses, cette villa est autant un lieu de villégiature qu'une galerie de peintures destinée à recevoir la visite de riches hivernants de toutes les nationalités comme la reine Victoria ou l'empereur Pedro II du Brésil. A l'intérieur on est accueilli par d'immenses toiles de Nicaise et de Keyser représentant les plus grands artistes de l'antiquité au XIXe siècle (actuellement exposées au musée des Beaux-

Arts de Nice). Le peintre " fétiche " de Gambart, Rosa Bonheur (1822-1899) qui séjourna au Palais de Marbre y figure en bonne place. Généreux, Gambart fait aussi construire une école pour les enfants du quartier. Après sa mort, la propriété est achetée par un banquier russe, le comte de Falz-Fein. Elle est revendue en 1923 au roi des abattoirs de Buenos-Aires, Edouard Soulas qui rebaptise la villa Les Grands Cèdres. Il charge le grand paysagiste Octave Godard (1877-1958) de redessiner le parc et fait exécuter, au sud des jardins, le décor de fausses roches qui domine la voie ferrée et doit être prochainement restauré. Acheté en 1960 par la ville de Nice, le Palais de Marbre abrite depuis 1965 les Archives municipales dans un cadre luxueux redécoré par Soulas.

BARLA, SAINTE-HELENE, SAINTE-ANNE ET LELIWA, ENCORE DES " CHATEAUX "

Les vingt-cinq hectares de la propriété Gastaud, lotis et divisés par Ernest Gambart, vont donner naissance à trois autres " folies " où le Moyen âge, la Renaissance et le classique vont s'entremêler, et leur exemple sera imité dans le quartier. Durant la construction du Palais de Marbre, Gambart s'était installé dans le Château Barla bâti avant 1870 par Honoré Gastaud. En 1874 il vend le Château au britannique George Bishop, député aux Communes, qui lui donne une décoration de style " troubadour ". La demeure devient un haut lieu de la vie mondaine niçoise, en particulier par la qualité de son salon musical, grâce à Madame Bishop, cantatrice réputée. Le Château est vendu en 1918 à Behar Barki, apparenté à la famille royale égyptienne qui l'habite jusqu'en 1939. En 1941 le domaine est loti. S'il conserve sa tour, le bâtiment a perdu la plus grande partie de son décor néo-gothique. En 1879, Ernest Gambart, encore lui, vend un terrain au duc Ernest II de Saxe-Cobourg-Gotha (1818-1893). Le duc y fait construire une villa puis, sans postérité, la lègue à son neveu Alfred (1844-1900), un des fils de la reine Victoria. En 1900 sa fille Marie (1875-1938) hérite. Par son mariage avec Ferdinand Ier elle devient reine de Roumanie et à son décès la propriété revient à son fils, le roi Carol II (1893-1953) qui y viendra peu. La ville de Nice acquiert la propriété en 1956, fait démolir le château et aménage en jardin public une partie du parc auquel est donné le nom du roi Carol II. Enfin, le château Sainte-Hélène existe toujours mais a été considérablement transformé. C'est une partie de la propriété Gastaud achetée en 1871 par le créateur du casino de Monte-Carlo, François Blanc. En 1882 son fils Edmond Blanc fait bâtir une villa qui prend le nom de Château Sainte-Hélène. En 1904 un riche Américain, Wilchman Bartol fait construire une nouvelle villa par l'architecte niçois Aaron Messiah (1858-1940), architecte, entre autres, de la villa Ephrussi de Rothschild au Cap-Ferrat (1912). En 1922 le château Sainte-Hélène est vendu au célèbre parfumeur François Coty (1874-1934) puis après leur divorce revient à son épouse en 1929. Celle-ci, née Yvonne Lebaron (1880-1966) fait complètement réaménager la villa par l'architecte niçois H. Malgand qui donne à peu près son aspect actuel au château Sainte-Hélène. Le bâtiment fut acheté en 1973 par la ville de Nice pour y installer le musée d'Art naïf-Anatole-Jakovski ouvert en 1982.

Signalons, en contrebas et au nord de l'ancien domaine Gastaud, le château Sainte-Anne, lui aussi disparu. Il avait été construit en 1928 par l'architecte niçois Adrien Rey (1865-1959) pour un notaire de la ville, Charles Grimaldi, dans un style néo-Renaissance. Notons aussi, au sud-ouest du domaine Gastaud et au débouché du vallon Barla, un dernier édifice de la même époque, le château Leliwa. Un comte polonais, Michel Leliwa de Rohozinski, fait construire vers 1880 par l'architecte Adam Dettloff (1851-1914), architecte du Château des Ollières, cette " folie " dont la silhouette pour le moins composite étonne encore en bordure de la voie Pierre-Mathis. Grand admirateur de Napoléon, le comte a décoré son château avec un buste de l'Empereur et des aigles. Avec son épouse il participe activement à la vie mondaine de Nice et de 1912 à 1914, il est vice-président du Comité des Fêtes. C'est toujours une demeure privée.

ROSELAND, UNE ABBAYE DE FANTAISIE

Roseland n'a jamais été une abbaye mais à l'origine l'une de ces " maisons des champs " que les grandes familles niçoises font construire dans la campagne aux XVIIe et XVIIIe siècles. En 1763, au décès de Jean-Ange

Dalmassi, seigneur de Faraon, elle devient la propriété d'une des branches de la plus illustre famille noble du comté de Nice, les Lascaris-Vintmille, comtes de Castellar. Ils émigrent en 1792 et leurs biens seront confisqués jusqu'en 1815 où la propriété est achetée par la famille Jaume, puis revendue en 1878 au comte Apraxine, aristocrate russe, grand mélomane, qui offre une école au quartier (elle porte son nom). Mais la propriété doit l'essentiel de son aspect actuel à Edouard Larcade qui s'en rend acquéreur en 1925. Ce grand antiquaire parisien, originaire du Sud-Ouest, incorpore au bâtiment de nombreux éléments médiévaux, essentiellement du XVe siècle, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, qui étrangement arrivent à s'harmoniser avec le décor en trompe-l'œil (milieu du XIXe siècle) de la façade. Toutefois l'élément décoratif le plus remarquable est le cloître, flanqué d'une chapelle. Il aligne vingt six colonnes du Ve au VIe siècles, provenant de la Daurade, prestigieux édifice religieux toulousain. Les autres colonnes ont aussi été achetées dans le Sud-Ouest, en Comminges. Elles proviennent essentiellement du cloître de Bonnefont et sont caractéristiques de l'Art gothique.

En 1961, le fils d'Edouard Larcade, propriétaire d'une galerie d'avant-garde à Paris, organise dans l'abbaye le premier festival des Nouveaux réalistes (Arman, Yves Klein, etc.) durant les étés 1961 et 1962. Karel Appel y réalise plus de 25 sculptures. En 1968, la ville de Nice, dans le cadre d'un morcellement de la propriété obtient la nue-propriété du bâtiment et d'une partie des jardins. Le jardin est le produit du savoir-faire de l'architecte paysagiste Octave Godard, originaire de Picardie. Il s'installe sur la Côte en 1907 et dessine plusieurs jardins paysagers dont à Nice ceux de la Villa Bellanda à Cimiez et des Grands Cèdres à Fabron. Il imagine à Roseland, dans les années 1923-1927, un jardin d'aspect composite alliant à la géométrie à la française, des allées et pelouses ponctuées de rosiers, une note italienne apportée par les sculptures, vasques, mobilier de marbre blanc, formant contraste avec les sinuosités à l'anglaise de la montée au cloître. Les essences méditerranéennes, chêne vert, olivier, caroubier, pin d'Alep, cyprès, genêt voisinent avec une végétation exotique variée : arbre de Judée, néflier du Japon, pittospore de Chine, eucalyptus, palmier des Canaries et palmiers nains, cocculus laurifolins, figuier de Barbarie, aloès, agaves...

Ainsi, entre châteaux rêvés et abbaye de fantaisie, les quartiers de l'Ouest niçois composent l'image de la Côte d'Azur qui se superposa, au milieu du XIXe siècle, au passé baroque, méditerranéen et enraciné de Nice et de sa campagne.